

LES  
MYSTÈRES DE PARIS

---

I

MADAME ALIX LAGRANGE

On a bien fait d'ouvrir la rue Auber, non pas seulement parce que le maestro y passait tous les jours pour aller au Bois, lui qui aimait les chemins de traverse, mais parce que la rue Auber est la rue la plus gaie de Paris, au voisinage de l'Opéra, inondée de soleil, habitée par quelques fortunes prodigues. C'est un conte des *Mille et un Jours* et des *Mille et une Nuits*. Cette rue du cœur de Paris d'aujourd'hui, si loin du Paris d'il y a vingt-cinq ans, jette gaiement par les fenêtres sa jeunesse, son argent et ses passions.

On disait naguère : « Où est la femme ? » A tout événement, à toute ambition, à toute aventure on posait cette question avec beaucoup de sens, puis-

qu'il est reconnu que, si l'homme s'agite, c'est la femme qui le mène. Aujourd'hui on dit encore : « Où est la femme? » mais on dit aussi : « Qui est-ce qui paye? » Voyez ces beaux chevaux anglais qui s'envolent en demi-daumont, voyez cet hôtel à la façade somptueuse, qui laisse entrevoir par ses croisées ouvertes des marbres et des tableaux : qui est-ce qui paye? Voyez cette jeune femme au bal qui a eu deux cent mille francs de dot et qui montre pour quatre cent mille francs de diamants : qui est-ce qui paye? Voyez cette comédienne qui a un engagement de dix-huit cents francs par an et qui mène un train de princesse : qui est-ce qui paye? Suivez ce beau-fils qui va, en une seule nuit, jouer sa légitime et son illégitime : qui est-ce qui paye? Et cet autre qui a des équipages de chasse et des chevaux de course qu'un prince du sang n'oserait se donner : qui est-ce qui paye? Et cette merveilleuse qui ruisselle sous les diamants comme Vénus sous les ondes qui la soulèvent, j'en parle ni de son train de maison ni de ses écuries, le prince de Condé lui-même n'a pas connu ce grand luxe : qui est-ce qui paye?

A chaque pas dans Paris, on se pose ce point d'interrogation. L'économiste sonde l'abîme ; le philosophe dit que l'or est une chimère ; le sceptique rit et se tord la moustache.

Qui est-ce qui paye? C'est la vertu des femmes.

Voilà la vraie banque. Law la connaissait bien, lui qui a signé avant Marivaux l'éternelle comédie : *Le Jeu de l'amour et du hasard*.

Mais, où est l'argent? se demandera le provincial. L'argent est partout. Les gardés qui veillent aux portes de la Banque n'empêchent pas les billets de s'envoler gaiement pour les aventures. Et puis toutes les banques étrangères sont tributaires des plaisirs parisiens. C'est à Paris que sont les autels du sacrifice, c'est le pays des royautés qui s'en vont, c'est l'école buissonnière des royautés qui résistent. Que dis-je ! les républiques elles-mêmes se soumettent et viennent y acheter le plus pur de leur or. Les États-Unis vantent bien haut leur gouvernement, mais dès qu'ils ont une heure à perdre, — je veux dire à gagner, — ils viennent la passer à Paris, non pas, comme on l'a dit, parce que Paris est l'hôtellerie du monde, mais parce que Paris est la capitale du globe, parce que l'intelligence respandit là sur tous les fronts, parce que pendant un siècle encore, tous ceux que Dieu a doués d'une âme chevaleresque, artiste, aventureuse, héroïque, ne reconnaîtront leur vrai pays qu'à Paris même. Là seulement ils seront baptisés par la gloire et consacrés par l'amour. Pas un homme n'est grand s'il n'est marqué au coin de la femme.

Pourquoi madame Alix Lagrange habitait-elle la rue Auber?

Elle avait épousé un chef de bureau au ministère des Finances, — ou des Cultes. — Elle était fille d'un papetier de la rue de Rivoli, qui lui avait donné vingt-cinq mille francs de dot, douze cent cinquante francs de rente. Son mari avait huit mille francs d'appointements, le peu d'argent vaillant qu'il avait en main était passé dans la corbeille.

Or, c'était avec ce revenu de neuf mille deux cent cinquante francs de rente, — si la dot de la femme n'était pas ébréchée, — qu'après six mois de mariage on s'était orgueilleusement perché rue Auber, dans un appartement de huit mille francs.

La belle-mère d'Alix accourut tout effrayée.

— Mais, ma fille, que faites-vous ? Huit mille francs de loyer ! C'est la ruine pour mon fils !

— Ma chère belle-mère, dit Alix, tout en mettant un bouquet de violettes de Parme dans une potiche japonaise, songez qu'il nous reste encore douze cent cinquante francs de rente pour vivre ici. Nous ferons des économies.

La belle-mère était dans la stupeur. Elle s'adressa à son fils qui déjà lui avait dit :

— Cela regarde ma femme.

— Voyons, mon cher Adalbert, toi qui es dans les finances, explique-moi ton budget.

— Maman, je t'ai déjà dit que cela regardait Alix, elle est beaucoup plus forte que moi sur les chiffres,

car elle m'a prouvé que deux et deux font cinq. — Je vois bien, dit la mère, que votre maison n'est plus qu'une maison de fous.

Le tapissier venait d'arriver pour prendre les ordres d'Alix. Quoique le papier de sa chambre fût beau, fond grenat velouté, avec des fleurs de lis d'or, Alix ordonna au tapissier de tout tendre avec une étoffe pareille au lit et aux fenêtres : bourre de soie à dessins persans.

La belle-mère était furieuse.

— Malheureux enfants que vous êtes ! Vous ne savez donc pas que vous avez un loyer qui vous coûte un franc par heure ? Pendant que vous dormez le loyer court toujours ; en vous réveillant le matin vous avez déjà douze francs de loyer.

— Grâce à Dieu, maman, nous ne dormons pas douze heures.

— Ah ! vous me faites pitié ! C'est à ne plus oser regarder à la pendule, chaque heure qui sonne, sonne votre ruine.

Alix prit les mains de sa belle-mère et l'embrassa pour la désarmer.

— Voyons, ma chère belle-mère, vous ne comprenez rien à la mode. Il faut bien faire comme tout le monde. Demandez à Adalbert. De quoi aurions-nous l'air si nous allions nous loger à Montmartre ou aux Ternes ? D'ailleurs cela nous ruinerait en omnibus. Ici nous irons à l'Opéra sans

monter en voiture, je n'ai qu'à descendre de chez moi pour être en plein Paris.

— Ce ne sont pas là des raisons.

Adalbert, qui fumait un régalia, dit philosophiquement à sa mère :

— Laisse-la dire et laisse-la faire.

La bonne femme s'en alla et ne se tint pas pour battue. Elle courut chez le père et la mère d'Alix.

— Comprenez-vous une pareille folie, un loyer de huit mille francs, un ameublement inouï ! Les vingt-cinq mille francs de votre fille vont y passer.

— Que voulez-vous ! dit le papetier qui venait de gagner deux sous en vendant quatre crayons, c'est la nouvelle manière des Parisiens. On vit au jour le jour. S'ils sont heureux comme cela laissons-les être heureux.

— Je vois bien que vous êtes timbrés comme votre fille et comme mon fils. C'est donc une épidémie ? Mon fils s'imagine peut-être qu'il trouvera une fortune quand je mourrai, mais j'ai quatre enfants. Cent mille francs à couper en quatre, il n'y a pas de quoi mener la vie d'un prince. Enfin, à la grâce de Dieu ! Je m'en retourne à Gonesse fort inquiète ; ma seule consolation s'il leur arrivait malheur, serait de leur donner l'hospitalité.

— Rassurez-vous, madame Lagrange, Paris danse sur un volcan, mais le volcan n'éclate jamais. C'est comme le commerce, on dit sans cesse

qu'il ne va pas, sans doute parce qu'il va toujours.

Alix, quoique emprisonnée jusque-là dans une boutique de papetier, avait un vif sentiment de l'art au point de vue de l'ameublement. Elle dirigea tout et fit un nid charmant. Les étoffes et les tapis mariaient harmonieusement leurs couleurs. Tout avait son cachet, rien de ce qui se voit dans les boutiques, hormis chez Barbedienne et Tahan, ne se voyant chez elle. Il semblait qu'une main de fée eût choisi les choses rarissimes. C'était d'autant mieux que c'était simple. Un observateur eût dit en entrant chez elle : « Il y a là une vraie femme. »

Elle se hasarda à donner un thé. Qui donc lui avait donné cet adorable service en porcelaine de Saxe ? Elle-même. Ce qui faisait dire à tout propos à sa femme de chambre : « Rien n'est trop beau pour madame. »

Qui invita-t-on à ce thé ? Les chefs de division au ministère, le secrétaire du ministre, le papetier et la papetière, deux crevés, un violoncelliste, une chanteuse de romances, une jeune fille à marier sous la tutelle de sa mère et une autre sous la tutelle de sa tante, un comte en *ki*, un prince en *off*, et quelques vagues comparses.

Le thé fut charmant. On causa, on chanta, on posa, on joua de l'éventail. Il y eut même la bonne fortune de l'imprévu : Vivier, qui était invité à souper dans la même maison, se trompa d'étage, fut très

bien accueilli et s'abandonna à toute sa fantaisie comme s'il avait un public de cour.

Voyant la belle tournure de sa femme, le mari se hasarda à la conduire aux réceptions de son ministre. Elle y fut reçue avec de vraies marques de sympathie. Il n'y a jamais assez de jolies femmes à Paris, surtout dans les salons ministériels.

Adalbert fut nommé chef de division.

Ce ne fut que le prélude : « Monsieur et madame Lagrange » reçurent une invitation pour l'Hôtel-de-Ville.

Au bal de l'Hôtel-de-Ville, Alix se fit présenter par ses amis en *off* et en *ki*, les valseurs et les danseuses du meilleur monde. Elle eut un vrai succès, ici pour sa chevelure blonde, là pour sa robe aérienne, un champ d'azur étoilé, partout pour sa figure.

Le lendemain, parmi les beautés du bal, on la vit en fort belle compagnie dans le *Figaro*, dans le *Gaulois*, dans *Paris*. Il ne lui avait fallu que huit jours pour devenir une femme à la mode.

— Oui, disait-on autour d'elle, elle est fort jolie et elle joue un grand jeu ; mais qui est-ce qui paye ?

Il m'est impossible aujourd'hui de répondre à cette question impertinente. Étudions bien ensemble, si vous voulez, les allures de la dame ; chaque fois qu'il arrivera une lettre, lisons-la ; un bou-

quet, cherchons-y un billet ou une carte ; un homme, dévisageons-le.

Et d'abord, interrogeons la figure d'Alix et descendons dans son cœur.

C'est une petite figure délicate et chiffonnée, une vraie Parisienne. La malice est sur les lèvres, mais dans cet œil d'outre mer on retrouve la vraie expression de la candeur. On dirait une fontaine à son premier jaillissement ; le torrent ne l'a pas encore envahie, l'eau est pure et roule toute glacée sur son lit de cailloux.

Alix n'a donc rien à cacher. Son front ne rougit pas, ses lèvres ne blanchissent pas.

Qui sait pourtant si le cœur n'a pas son secret ? Ayez avec elle une causerie intime au coin du feu, parlez-lui des autres femmes pour qu'elle se trahisse. Elle ne se trahira pas. Si elle a un secret, comment le garde-t-elle si bien, elle qui est encore à la préface de la vie ?

Mais pourquoi douter de sa vertu ? C'est que le dieu argent est impitoyable et ne se donne pas pour rien. Comment eût-elle osé aborder d'un pied innocent les horizons dorés du luxe ?

Douce comme la colombe, prudente comme le serpent, c'est la femme. N'a-t-elle donc comme toutes les autres étudié son rôle sous l'arbre de la science ?

## II

LES DIAMANTS DE VERRE ET LES CHEVAUX DE  
BOIS

Second bal à l'Hôtel-de-Ville.

Cependant madame Alix Lagrange n'avait pas de diamants. Elle voulait faire une belle entrée cette fois, mais elle se disait que ce n'était pas assez de ses deux yeux pour faire la lumière sur ses épaules. Et comment illuminer cette féerique chevelure à la Tallien, si on ne pouvait y fixer quelque beau papillon tout ruisselant de roses ? Et son bras, son bras fin mais déjà nourri de chair, comment ne pas le rehausser par un bracelet de princesse !

— Mon cher ami, dit-elle à son mari, tu as compris, n'est-ce pas, que je ne pouvais pas aller à l'Hôtel-de-Ville sans diamants ?

— Ma chère amie, tu ne sais donc pas le proverbe : La jeunesse est un diamant et la vertu une perle fine ?

— Oui, oui, je connais cette manière d'habiller les femmes ; si j'écoutais tous tes proverbes, j'irais toute nue.

— En serais-tu moins jolie ? dit gaiement le chef de division qui commençait à prendre le beau langage du monde nouveau où il entrait.

— Je n'en serais pas moins jolie, mais tu ne me permettrais pas d'aller ainsi dans le monde. Vois-tu, ce qui m'exaspère, ce n'est pas de ne pas avoir de diamants, c'est que les autres en ont. Or, comment lutter avec des armes inégales ?

— Les femmes qui ont des diamants sont des femmes mûres.

— C'est un bruit que les jeunes maris font courir. Nous avons changé tout cela. Autrefois, à vingt-cinq ans, si on était bien sage, on portait une petite croix en diamants ; à trente ans, on avait des boucles d'oreilles, à trente-cinq ans un bracelet, à quarante ans un collier ; c'étaient les stations des pierres précieuses. Mais aujourd'hui, si on n'apparaît pas comme un soleil en pleine jeunesse, on n'est qu'une petite grue, on s'éteint dans un coin, on vous oublie sur un canapé.

Le mari était attristé.

— Tu comprends, ma petite Alix, que je voudrais bien jeter des pierres dans ton jardin, mais je ne sais pas où les ramasser.

— Je le sais bien, moi. Donne-moi mille francs et tu seras ébloui ce soir.

— Par quel miracle ?

— Tu sais bien que Bourguignon est un magicien. Pour mille francs, il va me donner une parure qui trompera tout le monde.

— Excepté moi.

— Tu m'amuses ! Où as-tu appris à connaître le vrai et le faux ?

— Je ne sais pas, mais, ma chère, je connais les femmes et les diamants. Là-dessus on ne pourrait pas me tromper.

Alix regarda son mari et sembla ne pas douter de ce qu'il venait de dire.

Elle lui tendit sa petite main.

— Mille francs, lui dit-elle. Qu'est-ce que cela ?

— Moins que rien, répondit-il, mais je ne les ai pas.

Une triste expression s'empara de la figure de la jeune femme.

— C'est égal, reprit le mari, achète ta parure et envoie-moi Bourguignon au ministère. A moins qu'il ne veuille attendre à ce soir.

— Non, dit-elle, je passerai chez ma mère pour emprunter les mille francs ; tu comprends que je ne veux pas donner mon nom à Bourguignon, il me citerait parmi celles qui vont chez lui, je serais déshonorée.

— Eh bien, ne va pas chez ta mère, tout à l'heure je t'enverrai les mille francs.

Le soir, madame Alix Lagrange fit une belle entrée à l'Hôtel-de-Ville. Elle ne rougit pas du tout sous ses faux diamants, mais le mari s'empourpra comme un soleil couchant.

— Que le diable emporte ma femme ! dit-il entre ses dents.

Il n'avait pas réfléchi : 1° qu'il ne pouvait pas être le mari d'une femme ruisselante de diamants ; 2° qu'il était ridicule d'être l'éditeur responsable d'une parure de pierres fausses. Il aurait voulu être à cent pieds sous terre.

Trois cents regards se posaient tour à tour sur sa femme et sur lui comme des points d'interrogation.

A Paris, la beauté a toujours raison. Comme la jeune femme ne trouvait pas où s'asseoir, un ambassadeur lui prit le bras et la conduisit parmi les femmes les plus renommées, tout en faisant signe à un laquais d'apporter une chaise volante.

Le mari fut heureux de se perdre dans la foule, c'était la première fois qu'il allait au feu, il se sentait atteint, il lui fallait reprendre des forces.

Les femmes à la mode, après avoir dévisagé Alix avec quelque impertinence, se mirent à causer entre elles pour se demander d'où elle venait. Deux railleurs s'entendirent pour conter quatre légendes.

— Nous voilà bien renseignées, dit une des curieuses.

— Après tout, dit une autre, qu'est-ce que cela fait, quand on est jolie comme elle, on n'a pas besoin de passeport. Je dirai tout à l'heure à l'ambassadeur de me la présenter et je l'inviterai à mon bal de lundi.

Pendant la vérité commençait à parler dans la région d'élues où était Alix. Une de ses amies, fraî-

chement mariée comme elle, l'avait reconnue et avait dit, sommairement, que c'était un scandale de voir la fille d'un papetier couverte de diamants.

— Tu ne vois donc pas que c'est du faux? lui dit sa sœur.

— On n'a pas le droit de mettre du faux à l'Hôtel-de-Ville, dit naïvement l'aimable amie d'Alix.

— Es-tu bête! tu t'imagines peut-être qu'elle va être condamnée à vingt ans de travaux forcés.

On prit un curieux à témoin.

— N'est-ce pas que cette parure est fausse?

— Je ne crois pas, voyez donc comme cela jette des feux! J'en suis tout ébloui.

— C'est la beauté de la dame qui vous éblouit.

Survint un autre admirateur, puis un troisième, puis un quatrième, puis deux autres dames. On discuta à perte de vue. Était-ce Bourguignon ou Janisset qui avait fait cette parure-là?

On paria. Sur quoi ne parie-t-on pas?

Passa un homme d'esprit.

— De quoi est-il question?

On lui raconta le pari.

— C'est fort bien, mais qui vous dira la vérité?

— La dame.

— Le mari.

— Vous êtes tous des fous! je vais aller voir cela de près:

Il alla s'asseoir auprès d'Alix.

— Vous êtes si belle, madame, que tous les yeux sont sur vous.

— Je comprends, dit-elle, j'ai là une amie qui doit débiter des malices cousues de fil blanc, car c'est la fille d'une couturière.

— Oui. Figurez-vous qu'elle ose parier que vos admirables diamants ont été taillés chez Bourguignon.

— Eh bien! je lui conseille de ramasser les miettes de la taille.

L'homme d'esprit revint dans le cercle des parieurs et des parieuses.

— Mesdames et messieurs, je parie cent mille francs, — pas un sou de moins, — contre cent louis, que les diamants sont vrais.

Personne ne voulut tenir les cent louis.

— Eh bien! je ne lui en fais pas mon compliment, dit l'amie d'Alix.

— Vous avez tort, madame, car toute la parure est fort belle.

Dans un autre cercle, du côté opposé, on discutait aussi sur les diamants d'Alix.

Le mari était entouré de quelques-uns de ses amis du ministère.

— N'est-il pas merveilleux, dit-il, de voir comment on imite aujourd'hui le diamant?

— C'est comme les fleurs artificielles, c'est plus beau que nature.



— Je croyais que le diamant faux ne jetait pas de feux.

— Oui. Moi je m'imaginai que ce n'était qu'un clair de lune.

— C'est qu'on les taillait mal, reprit le mari. Voyez, c'est à y perdre les yeux. Le collier de la duchesse et le bracelet de la marquise, qui sont bien en vrais diamants, ceux-là ! ont-ils plus d'éclat que ceux de ma femme ?

Parmi les amis d'Adalbert Lagrange, il y avait un sceptique.

— Vous ne voyez pas, messieurs, comme ce mari se moque de nous ? Mais je ne suis pas si simple que cela, mon cher.

Et regardant son ami en face :

— Tu vas me dire aussi que les chevaux qui conduisent ta femme au Bois sont faux ?

— Oui, dit le mari, puisque ce sont des normands qui passent pour des chevaux anglais.

— Ce sont des chevaux de bois, dit un gamin de Paris cinquantenaire.

Il n'y a plus d'enfants.

## III

## LE PORTRAIT DE MADAME PAR RAPHAEL

A quelques jours de là, on conseilla à madame Alix Lagrange de se faire peindre ou sculpter. On lui rappela que, depuis la Renaissance, toutes les beautés à la mode avaient posé pour la postérité.

— Songez donc, lui dit un de ses amis, quel relief cela va vous donner ; être peinte par Cabanel ou sculptée par Perraud ? Être exposée au Salon entre un maréchal de France et un évêque ! C'est là que vous aurez une cour de curieux ! L'Empereur s'arrêtera devant vous et demandera : « Quelle est cette femme ? »

— Et comment me peindra-t-on ?

— En robe de bal, épaules nues, avec des fleurs et des diamants, dans tout votre triomphe.

Elle commença par prendre des poses devant sa psyché ; elle trouva un trois-quarts des plus irrésistibles, l'œil perdu et noyé.

— Amène-moi un peintre, dit-elle à son mari.

Adalbert ne connaissait que des photographes. Il finit par découvrir un jeune peintre qui cherchait encore sa première manière. C'était un de ces furieux coloristes qui ont oublié d'apprendre à des-